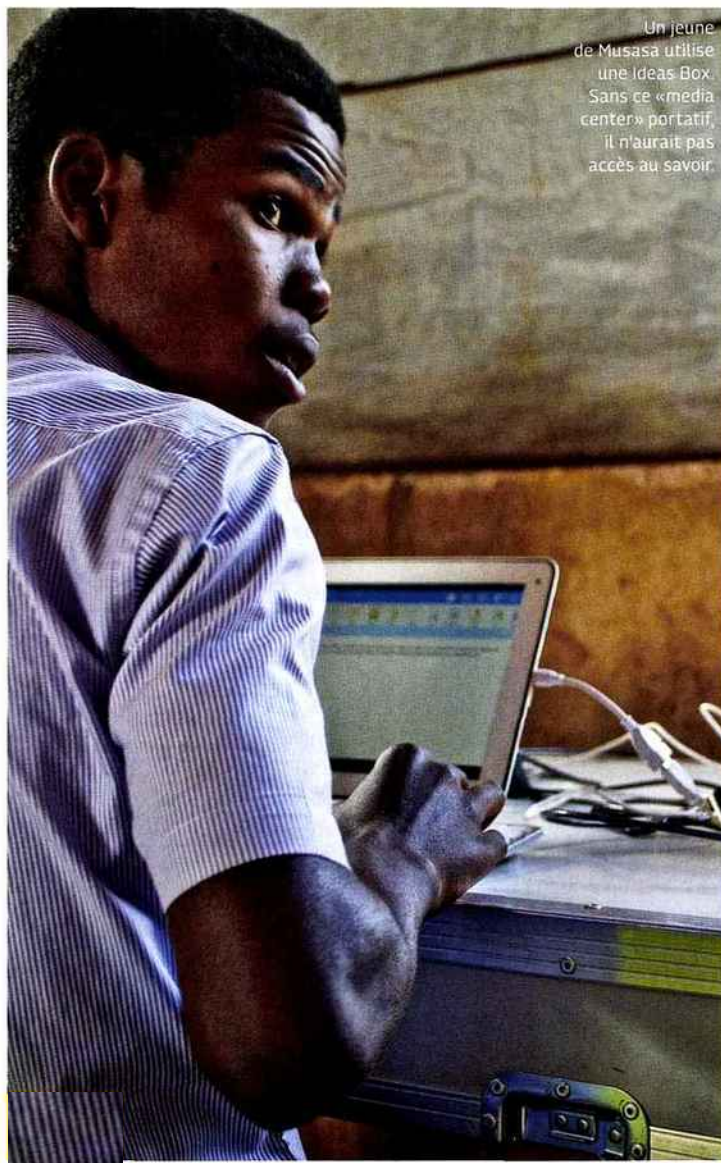




LES 10 NEWS

DE LA SEMAINE



Un jeune de Musasa utilise une Ideas Box. Sans ce «media center» portatif, il n'aurait pas accès au savoir.

LA FACULTÉ DES RÉFUGIÉS

C'est une première mondiale: une artiste suisse a décidé d'ouvrir une université dans le camp de Musasa, au Burundi. La rentrée aura lieu début 2016. Un projet fou, mais très sérieux, que son initiatrice, **Yvelyne Wood**, détaille depuis Genève. Par Yann LE POULICHET

Comment une artiste plasticienne en arrive à créer une université dans un camp de réfugiés?

Mon histoire familiale et mon travail en tant qu'artiste sont très marqués par la guerre, par les violences faites aux femmes et aux populations civiles. Ça m'a poussée à exposer aux Nations unies et à rencontrer des victimes et des réfugiés qui venaient découvrir mes œuvres. C'est à leur contact que j'ai compris que l'art, c'était bien, mais pas suffisant, que je devais faire plus pour les aider.

Pourquoi une université?

Je suis fille d'enseignante et pour moi, la connaissance et l'enseignement, surtout s'il est gratuit, sont le premier pas vers l'égalité. Quand le projet a commencé à mûrir, de manière un peu floue, j'ai réalisé que dans les camps de réfugiés, les jeunes adultes étaient une population sacrifiée. On éduque les enfants, mais après le bac, il n'y a plus rien. Or, dans cet univers, l'accès aux études supérieures me semble essentiel.

Vraiment?

Oui, car c'est le moment où l'on apprend un métier. Et ces régions très fragiles ont un immense besoin de gens capables et diplômés. Créer une université pour réfugiés, ça permet à des jeunes adultes de s'en sortir, mais aussi à ces pays de se développer.

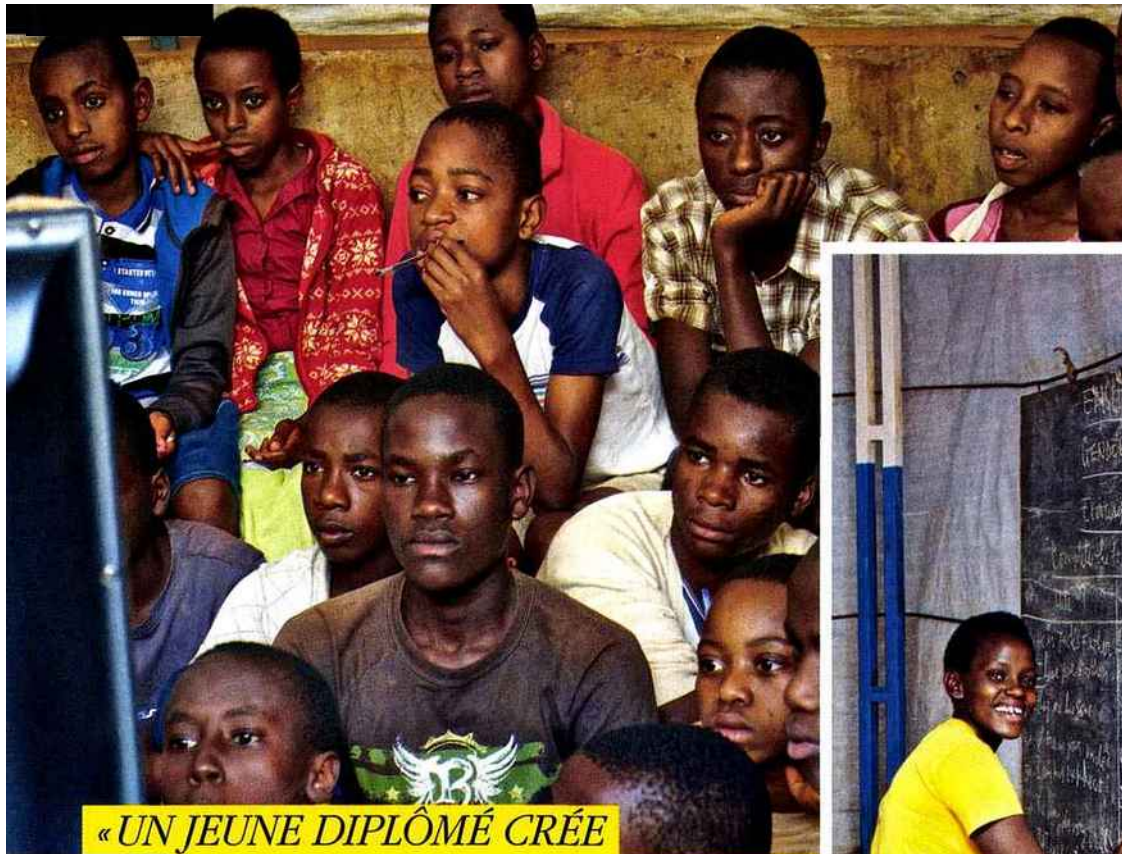
Pourquoi le Burundi?

Ça s'est décidé après une table ronde avec le HCR (Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés). Le camp de Musasa est situé dans une région calme, sans problème ethnique, où les réfugiés, originaires de République démocratique du Congo, sont bien acceptés par la population locale. De plus, c'est un camp où il n'y a pas de programme de réinstallation à l'étranger. Si on n'intervient pas, les réfugiés risquent d'y rester à vie, sans aucune perspective d'avenir.

Quel avenir leur proposez-vous?

Notre université, en partenariat avec le Cned (Centre d'enseignement à distance), propose des cursus en rapport avec les besoins locaux. Après une première année de remise à niveau en français, anglais, maths et informatique, nous aurons des cursus de deux ou trois ans en agronomie,

PHOTO: C. JENNER/UNHCR



Anglais, management, sciences, agronomie... Ces cursus ambitieux sont aussi une opportunité pour le développement de la région, qui manque de jeunes qualifiés.

**« UN JEUNE DIPLÔMÉ CRÉE
UN FUTUR POUR LUI MAIS AUSSI
POUR SES PROCHES »**

Yvelyne Wood

management et informatique. Comme nous avons des accords avec le Burundi, ce sont des professeurs du pays qui dispenseront les cours, et les étudiants pourront faire des stages dans des entreprises locales.

La rentrée aurait dû avoir lieu fin septembre, mais a été repoussée à février 2016. Pourquoi?

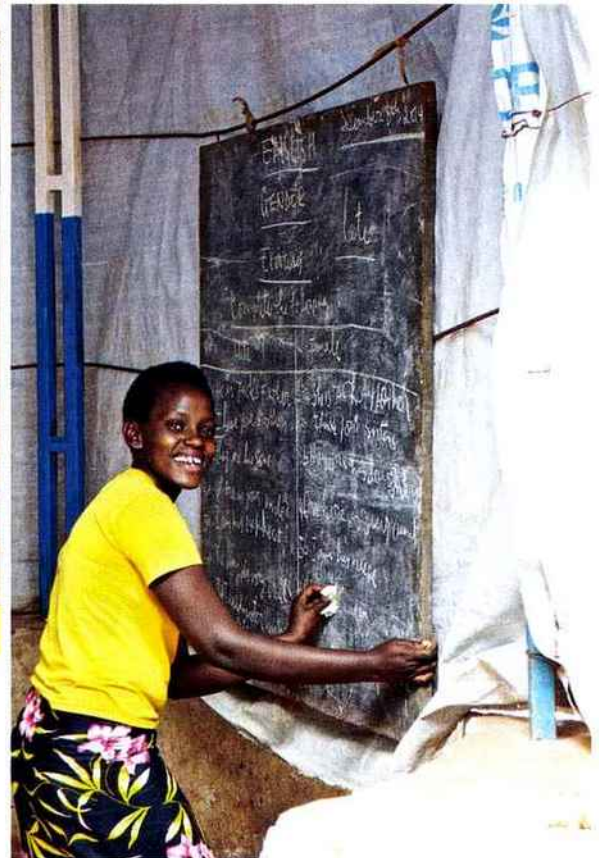
La situation politique du pays a été un peu compliquée, il y a eu de nombreuses manifestations étudiantes qui ont chamboulé le calendrier scolaire. Résultat, le gouvernement a décidé de décaler la rentrée de six mois. Ça n'arrange pas nos futurs étudiants, mais c'est comme ça.

Combien seront-ils?

Il y en aura 100 pour la première rentrée, puis 100 de plus à chaque nouvelle année scolaire. C'est peu par rapport aux 900 demandes d'inscription que nous avons reçues, mais nous espérons que ce n'est qu'un début.

Qu'est-ce qui vous empêche de voir plus grand?

Le principal problème, c'est le financement. Notre budget est de 1 million de dollars par an, financé par le HCR, des fondations et des mécènes, mais nous avons besoin d'autres soutiens.



Qui peut vous aider? Les pays occidentaux?

Bien sûr. On voit bien en ce moment que les réfugiés sont un des problèmes majeurs de la société. Aider ces gens, leur permettre de participer au développement de leur région d'origine, c'est utile à tout le monde. D'autant qu'un jeune diplômé qui quitte le camp draine, en moyenne, cinq personnes avec lui. Il crée un futur pour lui, mais aussi pour ses proches.

Un projet similaire serait-il possible en Syrie?

Pas en Syrie même, mais c'est un projet à l'étude en Jordanie, qui accueille des millions de réfugiés syriens. Là-bas, ils n'ont aucune perspective, sinon celle de venir en Europe pour un avenir incertain. Permettre aux jeunes adultes d'étudier et, qui sait, de revenir aider la Syrie dans quelques années, ça me semble une belle idée.

Renseignements sur le site de l'ONG d'Yvelyne Wood:
www.swissho.ch/fr/uniref/